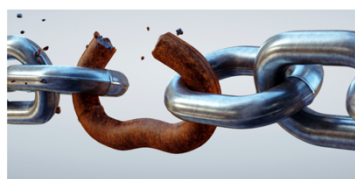
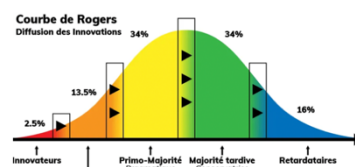


Le malentendu de l'excès de communication (1)

Pourquoi les innovations complexes ont besoin d'être expliquées



Version longue

1. D'une remarque apparemment anodine à une question de fond

Un article sur la traduction — Le 7 avril dernier, dans un article nommé « De la forêt et de la mine au token : tenir le fil de la traduction », je montrais que la valorisation des ressources naturelles repose sur une double traduction. La première est technique : elle transforme le carbone forestier ou l'or artisanal en actifs traçables et échangeables grâce à des opérations de mesure, d'enregistrement, de validation et de tokenisation appuyées par la blockchain. La seconde est sociale et institutionnelle : elle rend ces transformations compréhensibles, légitimes et appropriables par les acteurs concernés. La circulation de la valeur dépend ainsi de l'articulation continue entre traduction technique et traduction de sens.

Une remarque récurrente — Je voudrais revenir aujourd'hui sur la question du sens et les traductions que cela implique : en matière de programme d'innovation socio-technique, communique trop ou jamais assez ? En effet, au cours des dernières semaines, certains partenaires ont exprimé une observation récurrente à propos de ce blog. À leurs yeux, la publication de deux, parfois trois, billets par semaine consacrés aux enjeux de WinstantGold, premier projet pilote du programme national AXIS de la République démocratique du Congo, représente un rythme excessif pour le resituer dans le contexte de la finance digitale, de la blockchain, de la traçabilité ou de la tokenisation. Cette remarque est d'autant plus intéressante qu'elle émane souvent d'organisations qui choisissent un mode de communication classique et dont les prises de parole consistent généralement à diffuser en boucle les mêmes informations institutionnelles, au risque de les rabâcher. La question n'est donc pas seulement quantitative. Elle concerne aussi la fonction attribuée à la communication.

Une interrogation légitime — Pourtant, cette observation mérite d'être prise très au sérieux. Existe-t-il un moment où l'effort d'explication devient excessif ? Une innovation complexe a-t-elle besoin d'être continuellement reformulée pour des publics différents ou suffit-il d'en exposer périodiquement les principaux éléments ? En d'autres termes, la multiplication des analyses constitue-t-elle une redondance inutile ou répond-elle à une nécessité propre aux projets qui mobilisent des acteurs nombreux, des technologies nouvelles et des univers de référence hétérogènes ?

Une question de recherche — Derrière une discussion apparemment anodine sur la fréquence des publications se cache en réalité une question beaucoup plus fondamentale. Les réseaux socio-techniques ont-ils besoin d'une traduction permanente pour maintenir leur cohérence et leur capacité d'action collective ? Ou bien existe-t-il un seuil au-delà duquel l'effort de traduction devient inutile ? À travers cette interrogation, c'est la nature même des projets complexes qui est en jeu : faut-il parler moins ou faut-il traduire davantage ?

Une question de démarche — Pendant une décennie, mes travaux ont porté sur les innovations et les réseaux socio-techniques qui les rendent possibles. Je n'imaginais pas qu'un jour je serais directement impliqué dans un tel réseau réunissant blockchain, traçabilité, finance digitale, ressources naturelles et développement territorial. Cette situation me conduit aujourd'hui à revisiter une question ancienne : comment faire en sorte que la valeur produite à partir des ressources africaines bénéficie davantage aux communautés qui les portent ? Pour répondre à cette question, les innovations techniques sont nécessaires. Mais elles ne suffisent pas. Encore faut-il qu'elles deviennent compréhensibles, appropriables et légitimes pour l'ensemble des acteurs concernés.

2. Le malentendu de l'excès de communication

Information, communication et compréhension

Trois réalités différentes — Les débats sur l'excès ou l'insuffisance de communication reposent souvent sur une confusion entre trois réalités distinctes : l'information, la communication et la compréhension. Informer consiste à rendre un contenu disponible. Communiquer suppose qu'un message soit transmis entre plusieurs acteurs. Comprendre implique qu'un sens partagé soit effectivement construit. Ces trois opérations sont liées, mais elles ne se confondent pas. La présence de l'une ne garantit jamais automatiquement la réalisation des deux autres.

Une confusion fréquente — Dans de nombreuses organisations, l'information diffusée est spontanément assimilée à une communication réussie, par exemple au nombre de viewers sur les réseaux sociaux. Lorsqu'un document a été transmis, une présentation réalisée ou une note distribuée, il est souvent considéré que l'essentiel du travail est accompli. Cette conception repose sur une vision relativement linéaire des échanges : un émetteur produit un message, un destinataire le reçoit, et le sens est supposé circuler avec le contenu. L'expérience montre pourtant que les choses sont rarement aussi simples.

L'illusion du message transmis — Recevoir une information ne signifie pas nécessairement comprendre ce qu'elle implique. Un rapport peut être lu sans être assimilé. Une présentation peut être suivie sans modifier les représentations de ceux qui l'écoutent. Un concept peut être mémorisé sans être véritablement compris. La transmission matérielle d'un contenu ne garantit donc ni son appropriation ni sa capacité à orienter l'action. Entre la réception et la compréhension s'intercale toujours un travail d'interprétation.

La compréhension comme construction — Comprendre n'est jamais un acte passif. Chaque individu interprète les informations qu'il reçoit à partir de ses connaissances, de son expérience, de ses attentes et des contraintes auxquelles il est confronté. Le sens n'est pas contenu dans le message comme un objet dans un emballage. Il se construit à travers un processus d'interprétation qui mobilise des ressources intellectuelles, professionnelles et culturelles propres à chaque acteur. La compréhension est donc une production autant qu'une réception.

Des significations multiples — Cette dimension interprétative explique qu'une même information puisse donner lieu à des compréhensions différentes. Ce qui apparaît comme un progrès technologique pour certains peut être perçu comme une source de risque pour d'autres. Ce qui constitue une opportunité économique pour un investisseur peut être interprété comme une contrainte réglementaire par une administration ou comme une question de revenus par une communauté locale. Le message reste identique, mais les significations produites divergent.

L'écart des univers de référence — Les acteurs n'évoluent pas dans les mêmes univers cognitifs. Ils utilisent des vocabulaires différents, mobilisent des cadres d'analyse distincts et poursuivent parfois des objectifs éloignés. Les ingénieurs, les financiers, les responsables publics, les juristes, les opérateurs de terrain ou les représentants communautaires ne regardent pas une situation à travers les mêmes catégories. Cette diversité constitue une richesse pour l'action collective, mais elle complique considérablement la circulation du sens.

La nécessité de la reformulation — Lorsque des acteurs issus d'univers différents doivent coopérer, la simple transmission d'informations devient insuffisante. Un travail supplémentaire apparaît nécessaire : celui qui consiste à reformuler, contextualiser, illustrer et adapter les contenus afin qu'ils puissent être compris dans des cadres de référence différents. Cette opération ne vise pas seulement à transmettre davantage d'informations ; elle cherche à rendre ces informations intelligibles pour des publics qui ne partagent pas spontanément les mêmes connaissances.

Le défi des innovations complexes — Cette difficulté devient particulièrement visible lorsque les innovations mobilisent des technologies nouvelles, des mécanismes abstraits ou des architectures institutionnelles inédites. Plus un projet est complexe, plus les écarts de compréhension tendent à se multiplier entre les acteurs qui y participent. Les notions de blockchain, de tokenisation, de traçabilité numérique ou de finance digitale illustrent parfaitement cette situation. Leur fonctionnement peut être techniquement rigoureux tout en demeurant largement opaque pour ceux qui ne maîtrisent pas les langages spécialisés qui les décrivent.

Une question mal posée — Dans ces conditions, la question de savoir si l'on communique trop ou pas assez apparaît souvent mal formulée. La véritable interrogation porte moins sur le volume d'informations produites que sur la capacité des acteurs à construire une compréhension commune. Ce déplacement du regard est essentiel. Il conduit à s'intéresser non plus seulement aux messages qui circulent, mais aux opérations qui permettent à ces messages d'acquérir un sens partagé.

Vers une autre problématique — Dès lors, le problème principal n'est peut-être pas l'abondance d'information, mais la difficulté à maintenir des chaînes d'intelligibilité entre des acteurs différents. Cette hypothèse invite à examiner la manière dont les innovations se diffusent, dont les réseaux se construisent et dont les projets complexes parviennent à coordonner des univers hétérogènes. C'est vers cette question que nous conduit l'analyse des réseaux socio-techniques et des mécanismes de traduction qui les rendent possibles.

3. Les arguments du « trop »

Une critique ancienne — L'idée selon laquelle une communication excessive peut devenir contre-productive n'est pas nouvelle. Bien avant l'apparition des réseaux sociaux et des flux numériques continus, des chercheurs, des responsables politiques et des dirigeants d'entreprise s'interrogeaient déjà sur les effets d'une information trop abondante. Cette préoccupation accompagne l'histoire même des sociétés modernes, dont le fonctionnement repose sur une production croissante de connaissances, de rapports, de statistiques et de documents.

La rareté de l'attention — L'un des auteurs les plus souvent cités sur cette question est Herbert Simon. Dans un texte devenu classique publié au début des années 1970, il observe qu'une abondance d'informations produit simultanément une rareté d'attention. Selon lui, lorsque les informations se multiplient, la ressource véritablement limitée n'est plus la connaissance disponible mais la capacité humaine à lui accorder du temps et de l'intérêt. Ce déplacement constitue l'un des fondements de ce que l'on appellera plus tard l'économie de l'attention.

Une ressource limitée — Contrairement aux données numériques, l'attention ne peut être multipliée indéfiniment. Les individus disposent d'un temps limité pour lire, écouter, analyser et comprendre. Chaque nouvelle sollicitation entre en concurrence avec les précédentes. Dans cette perspective, l'augmentation du volume d'informations disponible ne conduit pas mécaniquement à une augmentation équivalente de la compréhension. Elle peut au contraire fragmenter les capacités de concentration et rendre plus difficile l'identification de ce qui est réellement important.

Le risque de saturation — À partir de ce constat se développe une première critique de l'abondance informationnelle. Lorsqu'un acteur est exposé à un nombre trop important de messages, de documents ou de sollicitations, il peut éprouver des difficultés à hiérarchiser les informations reçues. Les contenus finissent alors par se concurrencer mutuellement. Ce qui devait renforcer la compréhension produit parfois l'effet inverse : la confusion, l'indécision ou le décrochage progressif des destinataires.

Trop d'informations, moins de clarté — Cette situation est fréquemment observée dans les grandes organisations. Les rapports s'accumulent, les comptes rendus se succèdent, les présentations se multiplient, mais les décisions restent difficiles à prendre. Les acteurs disposent théoriquement de davantage d'informations que jamais, tout en éprouvant parfois le sentiment de comprendre moins bien la situation générale. La quantité d'informations disponibles devient alors elle-même un obstacle à leur exploitation.

L'apparition de l'infobésité — Avec le développement des technologies numériques, cette critique a pris une nouvelle ampleur. Les expressions d'« infobésité » ou de « surcharge informationnelle » sont progressivement apparues pour décrire une situation dans laquelle le volume des informations produites dépasse la capacité des individus à les traiter efficacement. L'abondance cesse alors d'être perçue comme un avantage et devient un problème à gérer. L'information n'est plus rare ; c'est sa sélection qui devient difficile.

Une expérience familière — Chacun peut faire l'expérience de ce phénomène. Courriers électroniques, réseaux sociaux, bulletins d'information, études spécialisées, notes internes et médias en continu sollicitent quotidiennement notre attention. Dans

cet environnement saturé, il devient tentant de considérer toute nouvelle publication comme une charge supplémentaire plutôt que comme une ressource utile. La réaction de rejet ne traduit pas nécessairement une opposition au contenu ; elle exprime parfois simplement une incapacité à absorber davantage d'informations.

Les institutions discrètes — Certaines organisations ont tiré de cette analyse une conclusion pratique : il conviendrait de communiquer peu mais de manière ciblée. Elles privilégient des prises de parole rares, soigneusement préparées et fortement contrôlées. Dans cette logique, la rareté du message contribue à renforcer sa visibilité et sa portée. Plus une organisation parle peu, plus chacune de ses interventions est supposée attirer l'attention. Le silence devient alors un instrument de gestion de la communication.

La valeur de la stabilité — Cette stratégie présente plusieurs avantages. Elle limite les risques de contradiction, réduit les coûts de communication et facilite le contrôle des messages diffusés. Les organisations qui l'adoptent cherchent souvent à préserver une image cohérente et stable. Elles privilégient quelques messages essentiels qu'elles répètent régulièrement plutôt que de multiplier les analyses, les commentaires ou les interprétations susceptibles d'introduire de nouvelles nuances dans le discours institutionnel.

Une logique de contrôle — Derrière cette préférence pour la rareté apparaît souvent une préoccupation plus profonde : celle de maîtriser les significations associées à un projet ou à une organisation. Plus le nombre de prises de parole est limité, plus il devient facile de contrôler leur contenu. À l'inverse, la multiplication des explications, des analyses ou des points de vue peut être perçue comme un facteur de dispersion. Réduire la communication apparaît alors comme une manière de préserver l'unité du discours.

Une thèse cohérente — L'ensemble de ces arguments forme une position intellectuellement cohérente. Puisque l'attention est limitée, puisque les individus peuvent être saturés d'informations et puisque les organisations cherchent à maintenir la cohérence de leurs messages, il semblerait raisonnable de conclure qu'un excès de communication comporte effectivement des risques. À première vue, les partisans du « moins communiquer » disposent donc d'arguments solides.

Une difficulté persistante — Pourtant, cette analyse laisse subsister une question essentielle. Elle suppose implicitement que les informations diffusées sont déjà comprises par ceux qui les reçoivent. Elle s'intéresse principalement à la quantité des messages disponibles, mais beaucoup moins aux mécanismes par lesquels ces messages acquièrent du sens. C'est précisément cette hypothèse qu'il convient maintenant d'examiner plus attentivement.

3. Les limites de cette position

Une hypothèse implicite — Malgré sa cohérence apparente, la critique de l'excès de communication repose souvent sur une hypothèse rarement formulée explicitement. Elle suppose que les informations diffusées sont déjà comprises par ceux qui les reçoivent. Si tel est effectivement le cas, alors toute répétition supplémentaire peut apparaître inutile. Mais cette conclusion dépend entièrement d'une condition préalable : l'existence d'une compréhension suffisante des sujets abordés. Or cette condition est loin d'être toujours vérifiée.

Une confusion fréquente — Dans de nombreuses situations, la diffusion d'une information est assimilée à sa compréhension. Une note a été envoyée, une réunion organisée, un document mis à disposition ; il est alors supposé que les acteurs disposent désormais des connaissances nécessaires. Pourtant, la transmission d'un contenu et son appropriation effective correspondent à deux réalités différentes. Ce n'est pas parce qu'un message a circulé que son sens a lui aussi circulé.

Le problème de l'interprétation — Toute information fait l'objet d'un travail d'interprétation. Les individus ne reçoivent jamais les messages comme des objets neutres dont la signification serait immédiatement évidente. Ils les analysent à partir de leurs connaissances, de leurs expériences, de leurs intérêts et des contraintes propres à leur environnement. Entre l'information émise et l'information comprise s'intercale toujours une activité de construction du sens qui échappe largement au contrôle de l'émetteur.

Des compréhensions divergentes — Cette dimension interprétative explique pourquoi une même information peut produire des effets très différents selon les acteurs concernés. Une innovation technologique peut être perçue comme une opportunité stratégique par certains, comme une contrainte réglementaire par d'autres ou comme une source d'incertitude pour ceux qui ne maîtrisent pas ses mécanismes. Le contenu transmis reste identique, mais les significations qui lui sont attribuées peuvent varier considérablement.

Le coût du silence — Lorsque l'on réduit excessivement les efforts d'explication, une partie importante des mécanismes à l'œuvre demeure invisible. Les concepts spécialisés, les choix techniques, les contraintes institutionnelles ou les hypothèses économiques restent alors réservés à un nombre limité d'initiés. Le silence ne produit pas nécessairement la clarté ; il peut au contraire renforcer l'opacité. Ce qui n'est pas expliqué ne disparaît pas. Cela devient simplement plus difficile à comprendre.

L'invisibilité des mécanismes — Cette situation est particulièrement fréquente dans les domaines techniques. Les infrastructures numériques, les mécanismes financiers ou les architectures réglementaires peuvent fonctionner efficacement tout en demeurant largement incompréhensibles pour ceux qui n'ont pas participé à leur conception. Plus les dispositifs deviennent complexes, plus le risque d'invisibilité augmente. Le bon fonctionnement du système peut alors masquer l'ampleur des connaissances nécessaires à sa compréhension.

Les asymétries cognitives — À cette difficulté s'ajoute un second problème : les acteurs impliqués dans un même projet ne disposent pas des mêmes connaissances. Les ingénieurs, les juristes, les financiers, les responsables publics, les opérateurs de terrain ou les représentants communautaires possèdent des expertises différentes.

Chacun maîtrise une partie de la réalité collective sans nécessairement comprendre avec précision les logiques qui structurent les autres domaines. Cette diversité constitue une richesse, mais elle crée également des écarts de compréhension.

Une coopération imparfaite — Les projets complexes reposent précisément sur la coopération entre des acteurs qui ne partagent ni les mêmes savoirs ni les mêmes références. Dans ces conditions, la simple circulation d'informations ne suffit pas à garantir la coordination. Les participants doivent également parvenir à comprendre les contraintes, les objectifs et les raisonnements des autres membres du réseau. Cette compréhension mutuelle ne résulte pas spontanément de la coexistence des acteurs ; elle exige un travail spécifique.

L'intelligibilité comme condition — La coordination durable repose moins sur la quantité d'informations disponibles que sur leur intelligibilité. Les acteurs doivent pouvoir relier les informations qu'ils reçoivent à leurs propres préoccupations, mais aussi comprendre leur place dans un ensemble plus vaste. Lorsqu'un projet devient incompréhensible pour une partie de ses participants, les malentendus se multiplient, les décisions se décalent et les capacités d'action collective se fragilisent progressivement.

Une autre lecture du problème — Dès lors, la question n'est plus seulement de savoir combien d'informations doivent être produites ou diffusées. Elle consiste à déterminer comment rendre ces informations compréhensibles pour des publics différents. Le problème principal n'est peut-être pas l'abondance des messages mais l'insuffisance des mécanismes permettant leur appropriation. Cette hypothèse conduit à déplacer l'analyse de la communication vers la traduction.

Une transition nécessaire — Si cette hypothèse est correcte, alors les innovations ne se diffusent pas simplement parce qu'elles existent ou parce qu'elles sont décrites. Elles doivent être expliquées, reformulées, adaptées et progressivement appropriées par ceux qui sont appelés à les utiliser ou à les soutenir. Comprendre comment s'opère cette diffusion devient alors essentiel. C'est précisément la question qu'aborde la littérature consacrée aux innovations et à leurs mécanismes d'adoption.

4. Les innovations ont besoin d'être expliquées

Une perspective différente — Si l'on admet que la compréhension ne résulte pas automatiquement de la diffusion d'informations, alors une autre question apparaît. Comment les idées nouvelles parviennent-elles à se répandre dans une société, une organisation ou un réseau d'acteurs ? Pourquoi certaines innovations sont-elles rapidement adoptées tandis que d'autres peinent à dépasser le cercle restreint de leurs concepteurs ? Ces interrogations ont donné naissance à un important courant de recherche consacré à la diffusion des innovations.

Everett Rogers — Parmi les auteurs qui ont le plus marqué ce domaine figure Everett Rogers. Dans son ouvrage devenu classique, *Diffusion of Innovations*, il montre que l'adoption d'une innovation ne dépend pas uniquement de ses qualités intrinsèques. Une innovation peut être techniquement performante et néanmoins rencontrer des difficultés considérables de diffusion. Son succès dépend également des mécanismes sociaux qui permettent sa compréhension, son acceptation et son appropriation par différents groupes d'acteurs.

Une diffusion sociale — La principale contribution de Rogers consiste à montrer que la diffusion d'une innovation est avant tout un processus social. Une idée nouvelle ne circule pas simplement parce qu'elle existe ou parce qu'elle est rationnelle. Elle progresse à travers des relations, des échanges, des discussions et des mécanismes d'influence qui impliquent de nombreux intermédiaires. L'innovation se diffuse moins comme un objet que comme une conversation collective progressivement étendue à de nouveaux participants.

Des catégories d'adoption — Rogers observe également que tous les acteurs n'adoptent pas une innovation au même moment. Certains sont disposés à expérimenter rapidement les nouveautés tandis que d'autres attendent davantage de garanties avant de modifier leurs pratiques. Entre les innovateurs, les adopteurs précoces, la majorité précoce, la majorité tardive et les retardataires, la diffusion suit généralement une progression graduelle qui dépend autant des interactions sociales que des caractéristiques techniques de l'innovation elle-même.

Les adopteurs précoces — Parmi ces différentes catégories, les adopteurs précoces jouent un rôle particulièrement important. Ils constituent souvent le premier groupe capable de faire le lien entre les concepteurs d'une innovation et les utilisateurs potentiels. Parce qu'ils comprennent plus rapidement les enjeux de la nouveauté proposée, ils deviennent des relais essentiels de sa diffusion. Leur fonction ne consiste pas uniquement à adopter ; elle consiste également à rendre l'innovation plus compréhensible pour ceux qui les entourent.

Une fonction de médiation — Les adopteurs précoces occupent ainsi une position intermédiaire dans le processus de diffusion. Ils traduisent les promesses technologiques en bénéfices concrets, illustrent les usages possibles et réduisent les incertitudes associées au changement. Leur influence tient moins à leur autorité formelle qu'à leur capacité à rendre une innovation crédible et intelligible auprès de groupes qui n'auraient pas spontanément adopté les mêmes pratiques.

Les leaders d'opinion — Rogers accorde également une grande importance aux leaders d'opinion. Ces acteurs disposent d'une crédibilité particulière au sein de leurs réseaux sociaux ou professionnels. Lorsqu'ils s'intéressent à une innovation, leurs

prises de position contribuent à orienter les perceptions et les comportements des autres membres du groupe. Ils ne créent pas nécessairement les innovations, mais ils participent activement à leur diffusion en leur donnant une visibilité et une légitimité accrues.

La circulation par intermédiaires — Cette analyse conduit à une conclusion importante. Les innovations circulent rarement de manière directe entre leurs concepteurs et l'ensemble de leurs utilisateurs potentiels. Elles progressent à travers une succession d'intermédiaires qui les expliquent, les commentent, les illustrent et les adaptent à différents contextes. Chaque étape de diffusion introduit ainsi un travail supplémentaire d'interprétation et de reformulation.

Les traductions successives — Au cours de ce processus, l'innovation subit souvent une série de transformations discursives. Les termes techniques sont remplacés par des exemples concrets. Les mécanismes complexes sont reformulés dans un langage plus accessible. Les bénéfices potentiels sont présentés sous des formes adaptées aux préoccupations de chaque public. L'innovation n'est donc pas simplement transmise ; elle est continuellement retraduite à mesure qu'elle progresse d'un acteur à l'autre.

Une transformation nécessaire — Cette succession de reformulations n'est pas un défaut du processus de diffusion. Elle constitue au contraire l'une de ses conditions essentielles. Sans ces adaptations successives, l'innovation resterait enfermée dans le langage de ses concepteurs. La diffusion exige donc une capacité à faire passer une même réalité à travers des univers de référence différents sans perdre ce qui en constitue la cohérence fondamentale.

Le cas des innovations numériques — Cette nécessité apparaît avec une particulière netteté dans le domaine des technologies numériques. Les notions de blockchain, de tokenisation, de registres distribués ou d'actifs numériques reposent sur des architectures conceptuelles complexes qui ne sont pas immédiatement accessibles à des publics non spécialisés. Leur adoption suppose donc un important travail de médiation permettant de relier des mécanismes techniques abstraits à des usages compréhensibles et à des bénéfices concrets.

Une conséquence directe — Une conclusion se dégage alors naturellement des travaux de Rogers. Plus une innovation est complexe, plus elle exige de médiations. Plus les connaissances nécessaires à sa compréhension sont spécialisées, plus le nombre de traductions nécessaires à sa diffusion tend à augmenter. Ce constat conduit à reconsidérer l'idée selon laquelle les efforts d'explication constitueraient nécessairement un excès de communication. Dans certains cas, ils apparaissent au contraire comme une condition normale de l'adoption.

Au-delà de la diffusion — Toutefois, Rogers s'intéresse principalement à la manière dont les innovations se propagent dans une population. D'autres auteurs vont pousser l'analyse plus loin en montrant que la traduction ne sert pas seulement à diffuser une innovation. Elle contribue également à construire les réseaux d'acteurs qui rendent cette innovation possible. C'est notamment la perspective développée par Michel Callon et les fondateurs de la sociologie de la traduction.

Une première conclusion — Les analyses précédentes permettent de répondre à la question qui a servi de point de départ à cette réflexion. Lorsqu'il s'agit d'innovations complexes, le problème principal n'est généralement pas l'excès de communication



mais la difficulté de construire une compréhension partagée. Plus une innovation mobilise de connaissances spécialisées, plus elle exige d'explications, de reformulations et de médiations. L'enjeu n'est donc pas seulement de produire de l'information mais de permettre son appropriation par des acteurs qui ne disposent ni des mêmes connaissances ni des mêmes cadres de référence.

Une question plus fondamentale — Cette conclusion conduit cependant à une interrogation plus profonde. Si les innovations ont besoin d'être expliquées, qui réalise ce travail de traduction ? Comment des acteurs issus d'univers différents parviennent-ils à construire une compréhension suffisamment commune pour agir ensemble ? Comment des technologies, des institutions, des investisseurs, des opérateurs et des communautés locales peuvent-ils se coordonner malgré la diversité de leurs intérêts et de leurs langages ? Pour répondre à ces questions, il faut désormais déplacer le regard de la diffusion des innovations vers la construction des réseaux qui les portent. C'est précisément l'objet du prochain article, consacré à Michel Callon, Bruno Latour et à la sociologie de la traduction, qui montre que les réseaux socio-techniques ne préexistent pas à la compréhension commune : ils se construisent à travers elle.